

nion, que rien n'aiguillonne, que sa pensée et la gloire d'un ouvrage achevé. Son recueil, peu considérable, vaut surtout par l'exécution. Je n'y vois guère de piè e faible, et qui ne soit digne de figurer où son auteur la mise. M. Poisson n'est pas un compositeur à outrance, plus touché de la facilité que de la perfection de son œuvre, si petite qu'elle soit. La poésie n'est pas, pour lui, une profession, mais un art. Ni la muse n'est à ses gages, ni lui n'est à ceux du public. Il rime, parce qu'il pense, et parce qu'il sent. Ses sujets sont aussi variés que les circonstances qui l'émeuvent. Toute vue l'impressionne, toute beauté l'enthousiasme, toute brise passe en chantant dans les cordes de son luth. La joie, l'admiration, la pitié l'inspirent tour à tour. Aux feuilles légères qui contiennent ses pensées, il dit :

Au vent d'oubli qui passe,
De tant d'œuvres vainqueur,
Dispersez dans l'espace
Ces lambeaux de mon cœur.

Si nous étions tentés de nous apitoyer sur le sort de ce cœur en lambeaux, nous devrions nous rassurer par la pensée que ce sont ici lambeaux poétiques, expression d'un cœur sincère plutôt que malheureux. La sincérité, tel est le premier caractère de la poésie de M. Adolphe Poisson. C'est celui de toute vraie poésie. Quiconque est incapable d'aimer, ou de haïr, de rire, ou de pleurer, ne peut prétendre au titre de poète. "Les grandes pensées viennent du cœur," a dit Vauvenargues : il n'y a pas que les grandes : le cœur se mêle à tout chez les belles âmes. A cet égard, il est très vrai que les *Heures perdues* de M. Poisson sont les lambeaux de son cœur.

Cela est particulièrement sensible dans la *Dispute de l'amour et de l'amitié*, dialogue non moins remarquable par la finesse de l'esprit que par la vivacité du sentiment et la vérité de l'observation. Il vaut la peine d'en citer quelques vers :

L'AMOUR :

Mon grand pouvoir, je le vois, te désole ;
Quel est ton rôle ici-bas, dis-le moi ?

L'AMITIÉ :

Demande aux cœurs qu'en secret je console,
Ange béni, des coups portés par toi !

Et plus loin :

L'AMOUR :

Vois mon pouvoir ! Je divise les femmes !

L'AMITIÉ :

Juge du mien ! Je sais les accorder !

L'AMOUR :

Je suis l'auteur de leurs plus fines trames.

L'AMITIÉ :

Dans un cœur franc moi j'aime à présider.

L'auteur ajoute à la fin :

Et j'écoutais cette étrange dispute,
Applaudissant l'Amour et l'Amitié.
Depuis ce jour de ma pauvre âme en lutte
Partage égal ! chacun prit la moitié !

Mais l'avantage est évidemment donné aux bienfaisants effets de l'amitié sur les suites désastreuses de l'amour.

Le ton s'élève avec l'inspiration dans *Les deux Frances*, l'*Ode à Léon XIII*, *Le Navire allemand*, *Le Prince Impérial*, compositions d'assez longue haleine, qui forment avec quelques autres un peu moins considérables, comme le fond du volume, et y apportent une certaine unité.

La première est un chant, commencé en l'honneur de la France d'outre-mer, et se résolvant en un hymne à la gloire de l'autre, la plus aimée, celle qui tient aux entraillures du poète. Cette pièce a du souffle et de la grandeur. La pensée s'y déploie en strophes larges et animées, dont voici trois ou quatre, superbes, en vérité :

Quel que soit le drapeau sous lequel tu t'a-

[brites,

Bannière aux fleurs de lys, cocarde aux trois

[couleurs,

Nous n'insultons jamais à tes gloires pros-

[crites ;

Ta joie est notre joie et tes pleurs sont nos

[pleurs.

Glorieuse ou vaincue, empire ou république,
Tu te nommes la France, et nous t'aimons

[toujours,

Sans jamais demander quelle tâche héroïque
Ou quelle émeute encor fait battre tes tam-

[bours.

.....
Par le mousquet, par la parole et la cognée
Nous nous sommes frayé, mère, un large

[chemin ;

Aussi des vieux colons l'héroïque poignée,
Foule immense aujourd'hui, sera peuple de-

[main.

Le but de nos efforts, la suprême espérance
Qui s'obstine en nos cœurs et les fait battre

[tous,

C'est de fonder un jour sur ces bords une

[France

Dont nos frères aînés soient surpris et ja-

[loux.

L'*Ode à Léon XIII* est de même qualité. L'amour de la patrie y fait place à celui de l'Eglise, ou plutôt s'y unit en s'y transfigurant. J'en écrirai aussi quelques stances :

Comme des chérubins qui couvraient de leurs

[ailes

L'arche sainte cachée au sommet du Nébo,
Nos prêtres ont veillé, gardiens toujours fi-

[dèles,

Sur la religion qui fut notre flambeau.

Et ceux-là qui voudraient de la foi des an-

[cêtres

Effacer pour toujours l'empreinte sur ces

[bords,

Devront, fouillant le sol pour en devenir

[maîtres,

Jeter aux quatre vents la cendre de nos

[morts ;

Semblables à ces Grecs qui, levant chaque

[pierre,

Sous laquelle dormait tout un monde éclipsé,
Des tombeaux de Délos dispersaient la pou-

[sière,

Pour enlever au sol les traces du passé !

Bénis-nous ! Nous avons, exempts de défail-

[lances,

Accepté vaillamment le sacrifice offert.
Pour conquérir nos droits, défendie nos cro-

[yanes

Quel peuple a plus lutté ? Quel peuple a plus

[souffert ?

Bénis-nous ! Pendant que nos modernes Ni-

[nives

Voient leurs temples déserts et le Christ in-

[sulté,

Pour consoler ton cœur contemple sur ces

[rives

L'antique foi gardant la jeune liberté.

Bénis-nous ! Nous avons gravi notre Calvaire.
Sans tache est le passé s'il n'est pas sans

[défaut.

Aux flammes du bûcher notre berceau s'é-

[clair,

Et notre liberté surgit de l'échafaud !

Je dis que voilà de la poésie qui

part de l'âme. Je cite longuement,

pour mon plaisir et celui des lec-

teurs, et aussi pour mettre ceux-ci

à même de me contrôler.

Le Navire allemand est une

pièce plus savante, et quoique ap-

partenant au genre narratif, d'un

sentiment bien expressif encore.

Elle décrit, avec variété et pitto-

resque, la traversée et l'arrivée en

rade de Québec d'un vaisseau char-

gé d'émigrants allemands. Le spec-

tacle de ces malheureux, débar-

qués, un instant, sur nos bords, pour

gagner aussitôt l'Ouest, impres-

sionne diversement le poète. A la

curiosité succèdent chez lui la pi-

tié, l'intérêt, l'émotion patriotique.

Il se passe même quelques traits de

méchanceté. Par exemple :

Ce fier pays hanté par l'esprit de conquête,
Vrai cauchemar pesant sur l'Europe inquiète,
Ce pays de guerriers farouches et pillards
N'a pas encore assez, France, de tes milliards.
Ironique destin ! la puissante Allemagne
Qui sur le Rhin rêva les jours de Charlema-

[magne,

Et mire dans ses flots ses drapeaux triom-

[phants,

Voit fuir de leur pays ses robustes enfants.
.....
Ils croyaient saluer sur les bords du grand

[fleuve

La morgue britannique et le flegme écossais,
Et voilà que soudain le doux parler français
Déchire sans pitié leur oreille teutonne,
Et l'antique fierté gauloise les (tonne !
On les rassure :